



**HAL**  
open science

## Le communisme face à l'ironie. Le théâtre d'étudiants (STS)

Ryszard Pracz

► **To cite this version:**

Ryszard Pracz. Le communisme face à l'ironie. Le théâtre d'étudiants (STS). Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2009, Ironie Contemporaine, 8, p. 110-118. hal-02175328

**HAL Id: hal-02175328**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02175328>**

Submitted on 5 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**RYSZARD PRACZ**

Varsovie, théâtre STS

## **LE COMMUNISME FACE À L'IRONIE. LE THÉÂTRE D'ÉTUDIANTS (STS)**

Mon exposé concerne l'ironie dans le discours politique et le théâtre satirique comme une forme de critique des idéologies usées. Pour ce faire, je me servirai de l'exemple du théâtre STS qui a fait de la politique son pain quotidien, et de l'ironie, de la caricature et de la parodie ses principaux moyens d'expression. Dans le cas de ce théâtre, il ne s'agissait pas uniquement d'un discours sur la vie politique, cette façon de voir les choses aurait été trop partielle.

Ma contribution à propos de ce célèbre théâtre sera un témoignage personnel à propos d'un phénomène qui n'existe plus et auquel j'ai participé. Le Théâtre satirique d'Etudiants (Studencki Teatr Satyryków en polonais, en abrégé le STS) a fonctionné de 1955 à 1975, à Varsovie. Il est donc né une dizaine d'années après la fin de la deuxième guerre mondiale, dans le pays qui, suite à la décision des alliés, s'était trouvé dans la sphère d'influence de l'Union soviétique, de « l'empire du mensonge », selon la métaphore utilisée par les historiens aujourd'hui.

Compte tenu de cette réalité, l'existence et le fonctionnement d'un théâtre de satire politique doit être considéré comme un événement et un cas particulier. On peut même dire plus : une telle activité théâtrale était la manifestation d'un acte de courage, puisqu'elle entraînait un risque de renvoi définitif de l'université ou d'enrôlement forcé dans l'armée. Le rapport de forces était donc particulièrement inégal : d'un côté, les étudiants, qui avaient dans l'esprit les préceptes de l'époque de l'avant-guerre inculqués dans leur enfance ou transmis par la famille, de l'autre, un appareil de répression idéologique qui, dans les années cinquante, fonctionnait déjà avec efficacité.

Les seules formes de vie culturelle estudiantine que le régime communiste acceptait étaient la chorale, le ballet folklorique et les groupes de récitation et de propagande.

C'est dans ce contexte qu'un jour, nous avons pris la décision : de fonder un théâtre satirique. Nous avons bénéficié de l'aide de nos collègues aînés du Théâtre satirique professionnel, avec en tête Jerzy Jurandot, son directeur, qui avait fait ses premières armes dans les théâtres avant la guerre. Il s'est avéré plus tard qu'en mars 1954, nous avons jeté les bases d'un mouvement théâtral d'étudiants. Après nous, dans les années 1954-1956, sont nés en Pologne des théâtres qui

se sont fait connaître ensuite dans le pays entier et au-delà de ses frontières. Il s'agit de « Bim-Bom » à Gdańsk, de « Pstrąg » à Łódź, de « Piwnica pod Baranami » à Cracovie, de « Kalambur » à Wrocław, de « Stodoła » à Varsovie. Nous nous sommes retrouvés à l'avant-garde de la jeune intelligentsia qui a commencé en Pologne le processus de « odwilż », de dégel (le nom provient du roman d'Ilia Erenburg qui est paru à cette époque<sup>1</sup>). C'est peut-être aussi grâce à nous que la Pologne a reçu le nom « du baraquement le plus joyeux du camp socialiste ».

Voici en bref notre histoire. Dans notre premier spectacle, nous nous sommes tournés vers Socrate, lequel prenait souvent la posture d'ignorant face à ses interlocuteurs. Suivant son exemple, nous avons décidé de commencer modestement, mais en définissant clairement notre entreprise :

*Si nous vous offensoons, c'est sans penser au mal  
Car nos folichonneries ne sont pas faites pour ça  
Mais de bonne volonté, notre petit talent  
Nous voulons vous montrer<sup>2</sup>.*

Dans notre bouche, ces paroles pouvaient sonner avec l'ironie naïve d'étudiants qui profitent de leur statut de jeunes pour s'extraire du marasme et de l'indifférence ambiante, pour souligner leur présence dans le processus de changement à la fin de l'époque stalinienne. La revue « Pamiętnik Teatralny » de 1957 parlait de nous ainsi :

*Nous ne savions pas si ce mouvement allait perdurer et se développer. Mais nous savions par contre qu'au moment où se décidait notre destin, ces personnes intelligentes, ces amateurs courageux influençaient l'opinion publique bien plus que leurs collègues professionnels et qu'ils avaient trouvé pour exprimer leur vérité une forme bien plus convaincante.*

Le succès du premier spectacle était dû aux questions courageuses que nous avions pu poser, courageuses pour les conditions politiques de l'époque. Après ce premier succès, nos spectateurs ont parlé de nous à l'Université et... ils sont venus en masse à notre spectacle suivant, intitulé « Confrontation »<sup>3</sup>. Cette fois, nous avons décidé « d'attaquer » notre public de manière plus téméraire. Les acteurs sont descendus de la scène et, des lampions à la main, ils éclairaient le public, le projecteur dirigé directement dans les yeux des spectateurs. En même temps, les acteurs disaient ceci :

<sup>1</sup> Ilia Erenbourg, *Le Dégel* : la première édition polonaise date de 1955, trad. d'A. Ważyk.

<sup>2</sup> Une paraphrase de K. I. Gałczyński de l'extrait du « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare, faisant partie du spectacle « Les simplets », dont la première eut lieu en novembre 1954.

<sup>3</sup> La « Confrontation » fut un troisième spectacle du STS, en avril 1955.

*Difficile de ne pas faire de satire  
Quand on vous voit assis ainsi<sup>4</sup>.*

Le public a accueilli le spectacle avec indulgence, avec même un certain intérêt. Notons qu'avec cette représentation, nous avons remporté notre premier succès spectaculaire. Les couplets sur l'arrivée de la reine Elisabeth de Belgique<sup>5</sup> à Varsovie ont été applaudis avec un véritable enthousiasme. C'était un sujet dont tout le monde parlait, et il y avait de nombreuses situations hilarantes où le pouvoir communiste devait faire face à l'étiquette, ce qui lui était particulièrement peu familier puisqu'il s'agissait de l'accueil des « têtes couronnées ». C'est ainsi que, en raison des sujets proposés dans le spectacle, nous sommes sortis de l'optique purement estudiantine, et nos représentations concernaient désormais toute une génération. Les débats après les spectacles sont devenus très vite une tradition.

Le titre de notre représentation suivante « La pensée a un avenir colossal »<sup>6</sup> est devenu notre carte de visite. Le contenu se rapprochait de plus en plus de ce qui intéressait le spectateur. Notre public n'attendait pas de nous de mise en scène recherchée ni des émotions artistiques particulières. En revanche, il se projetait sur les acteurs et voulait entendre, pour ainsi dire, ses propres idées et ses propres réflexions.

C'est l'époque qui nous dictait la meilleure forme de contact avec le public. Et sans ce contact, le théâtre satirique n'a pas lieu d'être. C'était aussi l'époque où nous étions le plus fortement liés à la politique. Dans la représentation « Agitprop »<sup>7</sup>, nous soulignions fortement notre modèle d'action et d'expression artistique :

*Nous sommes le théâtre politique  
Nous sommes le théâtre politique du moment.  
Nous sommes une gazette politique théâtrale.*

Après le mot d'ordre « l'avenir de l'acte de penser », nous avons parlé du travail pour le bien de la société. Notre théâtre a été appelé par un critique « théâtre politique d'offensive ». Pourtant, nos spectateurs ont commencé à la fin des années cinquante à douter du bien fondé de l'activisme, de l'engagement et de la possibilité d'améliorer la réalité polonaise, et ce surtout après le fiasco complet de l'Octobre polonais. Cette attitude de méfiance est devenue courante

<sup>4</sup> Il s'agit de « Difficile est satiram non scribere » d'un poète romain Juvenalis, paraphrase d'A. Jarecki.

<sup>5</sup> La Reine de Belgique, passionnée par la musique de Chopin, a assisté au Ve Festival de Chopin, à Varsovie, en février 1955.

<sup>6</sup> La première de ce spectacle eut lieu le 20 novembre 1955.

<sup>7</sup> Ce spectacle, dont la première eut lieu le 2 juin 1956, fut aussi présenté en Octobre 56, lors d'une célèbre manifestation à la Polytechnique de Varsovie.

dans des cercles de plus en plus vastes de l'intelligentsia polonaise. Et notre théâtre avait appris à écouter l'opinion des spectateurs. Commença ainsi une période, heureusement pour nous assez courte, où nos sujets se sont éloignés de la réalité. Les titres de nos représentations à l'époque témoignent de cet état de faits : « Au revoir, la Terre »<sup>8</sup>, « Va te promener, l'Allégorie »<sup>9</sup>.

A cette époque, nos difficultés ont été accentuées par l'omniprésence de la censure, laquelle s'est mise à s'occuper de nous de manière toute particulière, en interdisant certains spectacles. Ça et là, nous entendions des voix qui nous étaient très agréables : « quand le STS se tait, il n'y a pas de satire ». Cela nous a motivés à repenser sérieusement la direction de notre offensive satirique. Tout d'abord, nous avons arrêté d'attaquer notre public. Nous avons compris que nous nous trouvions dans la même position que nos spectateurs et que nous pouvions arriver à des effets bien plus convaincants ensemble. Nous avons acquis une distance ironique envers les objets de notre satire. Nous proposons désormais l'optimisme doux des hommes qui, s'appuyant sur le bon sens, ont réussi à se mettre d'accord avec l'époque, mais qui ne renoncent pas non plus à critiquer tout ce qui ne s'accorde pas avec ce bon sens précisément.

Nous avons renoué le contact avec notre public, lequel a accueilli avec une joie visible notre nouvelle ligne. Nous avons renoncé à une mise en scène et à une scénographie ascétiques et ajouté à nos spectacles le mot « revue », qui devait nous défendre des attaques de la censure. Dans un certains sens, ce mot arrivait à camoufler un bon nombre de sujets « indigestes » pour la censure, et notre public le comprenait fort bien. Les spectateurs ont donc accueilli avec humour cet aspect parodique de nos « revues ».

Pour commémorer les cinq ans de notre existence, nous avons monté une « revue » intitulée « Le visage souriant de notre jeunesse »<sup>10</sup>, et nous avons prouvé dans ce spectacle que le STS pouvait être non seulement une « gazette politique » mais aussi, et peut-être avant tout, un théâtre. Pendant ce spectacle, nous chantions :

*Cessons de nous plaindre de ce qui nous entoure  
Et prenons ce que le monde nous donne*<sup>11</sup>.

Konstanty Puzyna, qui était, rappelons-le, un des plus importants critiques dramatiques, a dit ceci à propos de cette période de notre activité théâtrale :

*Les jeunes théâtres n'hésitaient pas à prononcer leurs idées de manière claire, courageuse et jusqu'au bout... Ces idées concernaient fortement leur public. Ainsi la scène et le public semblaient respirer au même rythme, penser les mêmes phrases.*

<sup>8</sup> Un spectacle composé de chansons dont la première eut lieu en juin 1957.

<sup>9</sup> Idem, la première eut lieu en mars 1958.

<sup>10</sup> La première eut lieu en avril 1959.

<sup>11</sup> Chanson d'Agnieszka Osiecka dans « Cirque de chansons ».

Les années soixante furent sans conteste la meilleure période de notre action théâtrale. Nous produisîmes un bon nombre de spectacles qui répondaient au goût de notre public, ce qui fut consigné en quelque sorte dans un dicton populaire de ces années là : « Allons, monsieur, au STS, nous saurons ce qui se passe dans le pays ».

Andrzej Wirth, un autre imminent connaisseur du sujet, écrivit :

*La maturité artistique acquise par le STS lui permet de jouer à un jeu très risqué : amuser tout en faisant réfléchir... Et voilà qu'au milieu de ce jeu, se fait entendre de temps à autre un rappel à la réalité... Entre deux salves de rires, nous sentons une réelle inquiétude quant à l'avenir de ce jeu qui se nomme « Pologne ». C'est en cela précisément que consiste la nouvelle tonalité du STS<sup>12</sup>.*

Ainsi, nous ne pratiquions pas la moquerie pour la moquerie. D'ailleurs, nous n'allions pas dans nos parodies jusqu'au bout de leur sens : nous laissons à notre spectateur des pages blanches qu'il allait remplir de ses propres idées et en tirer ses propres conséquences.

Nous avons donc réussi à nous forger un style artistique spécifique, aussi pour ce qui concerne le jeu d'acteurs. Citons une fois de plus Andrzej Wirth :

*le style artistique, authentique et original du STS est né de la philosophie de cette génération. [...] Les Allemands disposent de deux mots très justes à propos du théâtre qui manquent en polonais : « überspielt » et « unterspielt », lesquels peuvent être traduits comme « trop accentué » ou « pas assez accentué ». Le premier style est caractéristique de l'ancien cabaret et du théâtre satirique... C'est un style historique, propre au théâtre bourgeois d'autrefois qui ne peut pas exprimer ce qui fait rire le public d'aujourd'hui. Les théâtres polonais d'étudiants, et parmi eux plus spécialement le STS et le Piwnica pod Baranami de Cracovie, sont devenus le creuset d'un style diamétralement opposé, qu'il serait opportun d'appeler « unterspielt », « niedoakcentowany ». Si dans certaines scènes, nous percevons encore les éléments de l'ancien style, c'est uniquement à titre de parodie et de persiflage. Ce phénomène est visible dans le théâtre STS, dans son rapport à la forme traditionnelle de « revue »<sup>13</sup>.*

Notre satire sortait de ce style dans un seul cas : quand il fallait dire (ou plutôt ne pas dire explicitement) ce que la censure interdisait. Je pourrais qualifier ce procédé de « sur-accentuation extraordinaire » du texte. Nous jouions ce type de scènes avec force mimiques et gestes souvent empruntés à la pantomime. Personne n'expliquait rien à personne, mais notre public déchiffrait tout sans faute. De cette manière, nous pouvions transmettre chaque message... même des couleurs ! Mais pas aux daltoniens, d'ailleurs il n'y avait pas de daltoniens parmi nos spectateurs, ce qu'on ne peut pas dire hélas du public théâtral d'aujourd'hui.

<sup>12</sup> Andrzej Wirth, *Nowa Kultura* du 12 juin 1960.

<sup>13</sup> Andrzej Wirth, *Nowa Kultura* de 1961.

Nous nous sommes fait comprendre du public polonais et à l'étranger. Le STS a participé à des festivals de théâtre en Pologne mais aussi à l'étranger, et notamment en France, à Nancy, en avril 1964. Nous sommes allés à Nancy avec la représentation « Je ne m'en fiche pas » et nous étions accueillis partout très bien, on nous comprenait vraiment. Il faut dire qu'une bonne partie de chaque spectacle était jouée, à l'étranger, dans la langue du pays. Je me rappelle aussi de l'accueil d'Anna Prucnal (elle a fait ses débuts chez nous) sur la scène du Théâtre de la Ville de Nancy, c'était sa première représentation en France.

Notre théâtre était donc en lutte permanente contre la réalité de la Pologne communiste. Nos représentations différaient les unes des autres du point de vue de la forme, mais le contenu était toujours lié aux affaires politiques en cours. Nous utilisions donc les styles du collage satirique, du cabaret, nous adaptions la prose contemporaine et plus ancienne, par exemple celle de Kazimierz Brandyś, de Jacek Bocheński, d'Isaac Babel, mais nous donnions aussi de véritables pièces de théâtre, celle de Tadeusz Różewicz, et aussi des spectacles composés de chansons, dont les auteurs étaient Agnieszka Osiecka, Jarosław Abramow-Newerly, Andrzej Jarecki, avec la musique de Marek Lusztyg, d'Edward Pałasz, de Wojciech Smolarz ou de Maciej Małecki.

Parmi nos plus grands succès figurait la pièce écrite par notre acteur, Stanisław Tym, intitulée « Monsieur Ionesco »<sup>14</sup>. L'auteur et l'acteur dans la même personne commençaient ainsi :

*Cher Monsieur Ionesco, vous qui êtes également appelé « roi de l'absurde », ces choses que vous inventez chez vous des heures durant, à la sueur de votre front, et bien, ces choses, nous en avons chez nous à chaque coin de rue.*

Et c'était bien sûr le cas : l'auteur de *Rhinocéros* ne pouvait entrer en concurrence avec les absurdités de notre vie quotidienne. Et nous, les comédiens, nous en parlions sur scène, pendant les trois heures de notre spectacle, interrompus par les rires et les applaudissements de notre public. Cela a duré quatre ans ; nous avons joué ce spectacle 339 fois.

Une autre représentation, « Vodka, ma bonne petite vodka... »<sup>15</sup> d'Andrzej Jarecki, a remporté un succès semblable. On y racontait l'histoire de l'alcoolisme en Pologne. L'auteur y montrait sans détour comment l'Etat communiste, malgré des campagnes officielles contre l'alcoolisme, travaillait pour continuer à enivrer le pays. Les scènes de fêtes et autres bals bien arrosés, officiels ou non, étaient entrecoupées par des données statistiques et la parole des victimes de l'alcool.

<sup>14</sup> Stanisław Tym, « Cher Monsieur Ionesco », la première eut lieu en juin 1968.

<sup>15</sup> La première eut lieu en janvier 1969.

C'est ainsi que nous avons terminé les années soixante, période active et remplie de succès. Nous l'avons close par un spectacle marquant aussi le quinzième anniversaire de notre théâtre. La pièce était intitulée : « On ne vit qu'une fois »<sup>16</sup>. Et là, la réalité a largement dépassé nos attentes. Après huit représentations, les autorités ont interdit le spectacle et ont suspendu les activités de notre théâtre. Ainsi, la politique qui avait été notre pain quotidien, nous a tout d'abord fait naître et nous a nourris, puis nous a fermé la bouche. Des années plus tard, nous avons appris dans les archives secrètes que les autorités avaient fermé notre théâtre pour les motifs suivants :

*Aucun doute n'est possible quant au fait que tant le sens général des textes que la manière de les mettre en scène sont politiquement nuisibles. C'est une satire venimeuse et à peine masquée des fondements idéologiques gouvernant notre pays, de notre politique et des réussites de la Pologne populaire.*

Ce qui a déplu à la censure, c'était avant tout la chanson d'Agnieszka Osiecka, « La tombe de l'intellectuel inconnu », dont voici un extrait :

*[...] un intellectuel inconnu  
nous aurait en ville bien servi  
il viendrait s'asseoir  
dans un café, dans un ciné,  
et dans une prison aussi.*

Une autre chanson d'Osiecka fut consacrée aux hommes qui gouvernent le pays :

*[...] bien que la famille,  
toute la famille,  
ce sont des gens bien, des hommes du parti  
mais nous n'avons pas, messieurs,  
nous n'avons toujours pas  
d'influence sur ce qui se passe.*

Ce même auteur avertissait son public, dans la chanson « Ne t'habitue pas », qu'il ne fallait surtout pas s'habituer à la vie normale :

*[...] au travail commencé  
aux anniversaires, aux fêtes et réjouissances,  
aux endroits où l'on applaudit  
à la pensée qui a déjà refroidi.  
ne t'habitue pas*

---

<sup>16</sup> La première eut lieu en mars 1969.

*aux nouveaux noms des rues  
à la vie régentée par les slogans  
au pain avec du beurre  
ne t'habitue pas  
car ça peut aller de pire en pire<sup>17</sup>.*

Comme je l'ai dit, on nous a interdit de jouer nos spectacles. Le théâtre a été remis entre les mains des autorités. Jusqu'à son interdiction, il a été géré par la troupe et le conseil artistique, sous la houlette de l'Association des étudiants polonais. A partir de ce moment, nous fûmes soumis aux mêmes principes administratifs que le pays entier.

Le « théâtre » ainsi nationalisé a travaillé encore pendant cinq ans, mais tout indiquait que notre ligne artistique était en baisse. En mars 1975, il fut définitivement fermé. Officiellement, on annonça que la fermeture était due à la nécessité de « la rénovation complète du bâtiment ».

Cette rénovation a duré onze ans. Et nous n'avons jamais récupéré notre local. Aujourd'hui, on y trouve l'« Opera kameralna », connu pour ses exceptionnels festivals de Mozart.

Notre troupe s'est dispersée de par le monde. Actuellement, bien que nous soyons de moins en moins nombreux à pouvoir témoigner du passé de ce théâtre, il y a encore des gens qui nous demandent si nous allons reprendre notre activité ! C'est une chose agréable, cette sensation d'avoir été importants dans la vie de gens.

« Faisons quelque chose, de manière à ce que ce quelque chose au moins dépende de nous »<sup>18</sup> est resté un véritable mot d'ordre pour bon nombre de ceux qui sont passés par le STS. Il faut ajouter aussi que personne parmi les anciens de notre théâtre ne s'est jamais trouvé du mauvais côté des événements qui ont frappé notre pays.

Nous avons appris, dans notre théâtre, à observer la réalité de manière minutieuse et à en tirer des conséquences. Elles n'étaient pas toujours aussi optimistes que la chanson paraphrasant notre hymne national qui terminait le dernier spectacle du STS.

*Marchons, marchons les amis  
Ce qui est mauvais, ce n'est pas nous.  
Ca ira tant que nous vivons<sup>19</sup>.*

Je peux dire aujourd'hui que le pragmatisme pratiqué par le STS me permet toujours de croire en la nature humaine et en un homme à la recherche constante

<sup>17</sup> Toutes les citations proviennent du spectacle « On ne vit qu'une fois ».

<sup>18</sup> Chanson d'Agnieszka Osiecka, spectacle de mars 1965.

<sup>19</sup> Chanson d'Andrzej Jarecki, spectacle de février 1972.

de la vérité et d'un meilleur avenir, et ce justement au nom de notre ancienne devise, « La pensée a un avenir colossal ! » Quant à la politique qui était notre pain quotidien, et face à laquelle il faut toujours garder son scepticisme, je me permettrai pour finir de citer quelques remarques célèbres qui faisaient autrefois partie de nos chansons :

*Un grand Français, un certain Bonaparte a dit  
« La sottise n'est pas un obstacle en politique ».  
Charles de Gaulle, un autre Français,  
Plus grand que le premier par la taille,  
Remarque ceci :  
« La politique est une affaire trop sérieuse pour la confier aux hommes politiques ».*